

# Art contemporain - Chéri Samba : "Je suis universel"

INTERVIEW. L'artiste star de Kinshasa, exposé à la Fondation Vuitton, retrace son parcours de pionnier alors que l'art contemporain s'ouvre enfin à l'Afrique.

Propos recueillis par Brigitte Hernandez et Valérie Marin la Meslée

Publié le 10/05/2017



## [Vidéo](#)

Tandis que l'exposition « Afriques capitales » se poursuit à La Villette, et à Lille, voici, qu'en partenariat (billet groupé) s'ouvre dans le prestigieux bâtiment de la fondation Vuitton l'exposition « [Art/Afrique, le nouvel atelier](#) ». C'est l'une des plus belles occasions de découvrir, classiquement exposées, des œuvres d'artistes contemporains originaires du continent africain. Le parcours se découpe en trois axes : le premier montre pour la première fois dans cette ampleur en France la collection du Suisse Jean Pigozzi, constituée pendant 20 ans (1989-2009) principalement en Afrique francophone, par André Magnin. Parmi les 15 artistes élus sur les 150 de la collection, Romuald Hazoumè ouvre le parcours dit des « Initiés » avec des murs où ses masques-bidons vous regardent avant même que vous ne les regardiez. Puis Chéri Samba, avec ses toiles immenses, toutes en couleurs et satires, lui succède, et l'on passe ainsi d'un artiste à l'autre, autant de mondes différents, céramiques de la Sénégalaise Seni Awa Camara, sculptures de récupération de John Boga, etc etc. Deuxième étape : un riche focus Afrique du Sud, « Être là » donne à voir les plus grands talents d'une scène contemporaine liée, à chaque génération, à l'apartheid. Le choix de pièces africaines de la Fondation Vuitton, exposées à cette occasion, renforce ce focus sud-africain. Et réaffirme, puisqu'il en est aussi, que Samba est chéri des collectionneurs privés. Il est né le 30 décembre 1956 à Kinto M'Vuila, à 80 kilomètres de la capitale de la RDC, a ouvert son atelier en octobre 1975, ses premiers pas à Paris ont eu lieu en 1982 à l'initiative de Jean-François Bizot, patron d'*Actuel*, qui l'avait rencontré à Kinshasa. En 1989, il s'impose dans l'exposition parisienne « Les Magiciens de la terre ». Depuis, ses toiles sont au MoMA, au Centre Pompidou... Et se vendent pour les plus grandes jusqu'à 180 000 euros. L'enfant chéri de Kin, porteur d'une histoire qui a fait des petits (voir le succès de l'exposition « [Beauté Congo](#) ») revient, à l'occasion de ce retour dans un Paris artistiquement africanisé, sur son itinéraire d'autodidacte assumé.

## **Le Point Afrique : Que vous inspire cette omniprésence de l'Afrique et de ses artistes aujourd'hui à Paris ?**

**Chéri Samba** : Paris a beaucoup changé ! Dans les années quatre-vingt, nous étions les premiers à faire reconnaître cet art, à une époque où l'on pensait que l'art en Afrique n'existait pas parce qu'il n'y avait pas de musée. C'est cela aussi, le travail, montrer que l'art n'a pas de limites. Il n'y a pas un coin où il y a des artistes et d'autres coins où il n'y en a pas. Et quand on voit tous ces artistes africains exposés, on se dit que, oui, le travail que nous avons fait a gagné.

### **Comment Chéri Samba est-il devenu ce qu'il est ?**

Tout a commencé chez moi à Kinshasa, et même avant, dans mon village à la campagne. Tout petit que j'étais, j'essayais toujours de faire quelque chose pour attirer l'attention des gens. Mon jeu d'enfant préféré, c'était de griffonner dans le sable, personne ne pouvait voir, puisque le vent effaçait tout, mais par la suite, j'essayais aussi de faire des bandes dessinées dans des cahiers que je vendais à mes collègues élèves. J'imitais les dessins et caricatures des revues de divertissement et surtout celle que tout le monde aimait alors, *Jeunes pour jeunes*.

### **Vous étiez déjà sur le marché de l'art ?**

Mais sans le savoir ! (rire). Dès l'âge de deuxième primaire (8 ans), je voulais déjà aider mes parents au lieu d'attendre tout d'eux. C'est pour cela qu'après avoir fait les cahiers que je vendais aux élèves, je pensais déjà à partir à Kinshasa, pour continuer mon travail. J'avais aussi peint un tableau – je ne connaissais même pas ce qu'on appelait pinceaux, peinture, mais je savais que je pourrais être dessinateur – qui représentait notre équipe de football du village, et il la suivait partout où l'équipe allait, avec succès. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'aller voir les peintres de la capitale pour leur dire que je savais faire ce qu'eux faisaient là. J'ai travaillé pour l'un, puis l'autre, mais l'épanouissement n'a commencé que le 10 octobre 1975, quand je me suis mis à mon compte ; j'ai ouvert mon atelier au croisement de deux grandes avenues et comme j'avais exposé mes tableaux dans la rue, la circulation était bloquée par une foule de gens et les véhicules qui ne pouvaient plus passer. J'ai été arrêté parce que j'avais troublé l'ordre public. Et aussi, parce que ce même jour, j'avais exposé un tableau intitulé « La Rébellion Lulua contre Louba » qui traitait de la guerre entre les deux ethnies.

### **Vous aviez déjà un message politique ?**

Je me considérais comme un journaliste qui fait son reportage, je voulais m'engager, conscientiser les gens. Mais j'ai représenté la guerre d'une certaine façon. J'avais l'objectif de me faire connaître et savais que la nudité est un sujet tabou. J'ai profité de cette nudité pour passer mon message.



*Little Kadogo – I am for peace, that is why I like weapons, 2004 © Chéri Samba Chéri Samba/Courtesy CAAC – The Pigozzi Collection*

**Qu'est-ce qui a fait de vous quelqu'un qui souhaite ouvrir les yeux à ses semblables sur le monde ?**

C'est le don de Dieu, on ne choisit pas ce qu'on peut faire. Dès qu'on vient au monde, chacun se voit une mission assignée.

**Vous êtes croyant ?**

Je ne suis pas chrétien, mais croyant. Je crois en cette forme qu'on ne voit pas et que j'appelle Dieu. C'est ma croyance libre.

**Vous êtes donc devenu connu assez vite dans le paysage kinois ?**

À l'époque, j'étais parmi ceux dont on pouvait citer le nom, d'autant que je ne faisais pas que peindre. Au moment où j'ouvrais mon atelier, j'étais sollicité par un journal de divertissement *Bilenge Info* pour illustrer une série intitulée « Lolo m'a déçu ». Le journal était diffusé à des milliers d'exemplaires, vendu partout. Comment dire ? Ce fut la gloire dès l'année de mon installation.

### **Qu'apportiez-vous de nouveau ?**

Pour être honnête, je voyais des peintres, mes aînés, qui faisaient un travail que je trouvais extraordinaire, mais je me disais : « Qu'est-ce que je peux faire pour être différent des autres ? » Et j'ai pensé que tous ces beaux tableaux, on les regarde en un clin d'œil et puis on passe. Et moi, je voulais que les gens restent ! Peut-être faut-il que je me mette des commentaires ? Si les gens sont comme moi qui lis lentement, ils passeront des heures et des heures à comprendre et resteront devant le tableau, me disais-je. Aucun tableau ne comportait de texte à l'époque, c'est cela qui était nouveau. Plus tard, des critiques ont dit que c'était pour masquer le fait que je n'étais pas très bon pour faire des images, mais je n'y ai pas prêté attention.

### **Quels ont été vos rapports avec les peintres qui vous ont précédé ?**

Pour être en harmonie avec mes aînés qui étaient venus me visiter, je leur rendais cette pièce de monnaie en les visitant. C'était le cas des Bodo et Mas, deux artistes associés que j'allais voir dans un but précis, car ils arrivaient à montrer la peau réelle d'un Blanc, d'un Noir dans leur peinture, alors que moi je ne savais pas comment faire pour sortir ce genre de teint, je faisais du jaune dominant. Chez eux, j'observais leur technique sans leur dire, et ensuite quand je repartais chez moi, je faisais la même chose.

### **Dans votre tableau « Enfin après tant d'années », illustrant l'entrée des artistes africains dans les musées, vous représentez notamment votre aîné Moke, pourquoi lui ?**

Moke était connu, et moi, j'arrivais. Je voulais le voir notamment parce que j'avais un petit reproche à lui faire. Il signait ses tableaux en grands caractères : « le peintre naïf Moke ». Moi, je n'aimais pas trop cette appellation et quand je lui ai demandé ce que ça signifiait pour lui, il n'avait pas d'explication claire. Or, on ne peut pas signer quelque chose qu'on ne comprend pas. « Comment pourrait-on signer ? » me dit-il. Et moi : « Mettez simplement votre signature ! Nous n'avons pas besoin de définir ce que l'on fait. » Mais lui : « Finalement, ce que nous faisons, c'est quel art ? » J'ai répondu : « J'aimerais qu'on appelle ça de l'art populaire. » Je croyais mieux faire que lui, mais j'ai été attaqué plus tard à cause de ce mot qui, pour moi, voulait seulement dire que ma peinture s'adresse au peuple, mais n'a pas le même sens ailleurs. Voilà comment je me suis approché de Moke.

### **Comment, de cette célébrité kinoise et congolaise, avez-vous été propulsé vers l'international ?...**

Je faisais des conférences et des expositions à Kinshasa dans des centres culturels étrangers, français, belges, allemands. Ces représentants de leur pays en faisaient l'écho en dehors du Congo, il y a eu aussi la grande exposition « Art partout ». Et un jour, le journaliste Jean-François Bizot d'*Actuel*, est descendu à Kinshasa cherchant des artistes. Il m'a demandé de peindre son bureau à Paris. J'ai accepté. Dans son journal, il a vanté les tableaux sur Paris que j'ai faits à sa demande et je pense que tout est parti de là. Ensuite, j'ai eu beaucoup d'invitations du milieu de théâtre pour des affiches, et cela aussi a fait du bruit. Puis André Magnin est venu à Kinshasa pour préparer l'exposition « Magiciens de la terre », je me souviens qu'il m'avait demandé de ne plus revenir en Europe avant l'ouverture de l'exposition, mais je lui avais répondu que c'était impossible, car j'avais des engagements en France à honorer avant...

## Que s'est-il passé aux « Magiciens de la terre » ?

Alors, là, c'était la consécration. Plus de 100 artistes du monde entier, soi-disant importants, étaient réunis. Coup de chapeau à André Magnin et Jean-Hubert Martin. Sur la route de mon travail, c'est la reconnaissance. Depuis, j'ai vu les gens adhérer à mon travail, et maintenant, c'est partout qu'on l'accepte, même si je ne l'explique pas moi-même, tout le monde est intéressé. Je ne suis plus l'artiste de mon pays, je suis universel.

## Est-ce que la France a joué un rôle particulier par la suite ?

Il paraît qu'un artiste accepté par la France est accepté par le monde entier. Je pense que c'est toujours vrai, en tout cas, quand le musée Beaubourg, qui a fait connaître tant de talents, accepte un Chéri Samba, je pense que c'est une vraie reconnaissance, donc, oui, la France est pour beaucoup dans mon travail. Et puis il y a eu la Fondation Cartier... Entre guillemets, c'est comme si « je suis de la Fondation Cartier », parce qu'elle a beaucoup fait pour l'œuvre de Chéri Samba. Et ici même où nous sommes, à la Fondation Louis Vuitton, c'est la confirmation. Les autres ont commencé, et Vuitton confirme. Ce n'est pas la première fois puisque la Fondation Vuitton m'a demandé de faire un travel book en 2013.



*L'Espoir fait vivre, n° 2, 1997, collection Pigozzi © Chéri Samba Chéri Samba/Courtesy CAAC - The Pigozzi Collection*

## Dans quelle mesure avez-vous contribué à faire reconnaître votre art ?

Excusez-moi, je n'aime pas trop me jeter des fleurs, mais quand on combat un système et que l'on réussit, on peut aussi parler de soi-même. C'est moi qui ai voulu que l'artiste soit libre. Beaucoup de mes collègues à Kinshasa pensaient qu'ils n'avaient pas la parole, parce qu'ils étaient des autodidactes, que l'art ne s'apprenait qu'à l'école. Moi qui ne suis pas issu d'une école, quand je parle, les gens m'écoutent, alors, je pense que je dois m'applaudir. Sur ce sujet, j'avais peint un tableau « La Sagesse du savoir » qui n'est peut-être pas fameux picturalement, mais j'y posais cette question (ceux qui l'ont vu ont remarqué une faute d'orthographe, mais ça

m'est égal...) : « S'il n'existait pas d'école à l'époque ancienne, quel niveau d'études avait-il, le premier instituteur ? »

### **Et quelle était la réponse ?**

Je disais que la sagesse du savoir n'est pas forcément le fruit de la science, mais aussi le produit de l'imaginaire. Les gens doivent imaginer, proposer ce qu'ils ont dans leur tête, et non ce qu'on leur dicte. Nous, nous sommes libres de tout engagement, libres de faire tout ce que nous voulons et de le proposer au public. Pendant qu'on disait que nous ne faisons pas d'art, voilà ce que nous faisons. Vous savez, j'ai été attaqué par des critiques d'art, enfin soi-disant critiques d'art et d'abord dans mon pays, et par des collectionneurs, des écrivains, qui ne comprenaient pas ma démarche.

### **Avez-vous le sentiment que vos tableaux, souvent politiques, ont eu une portée ?**

Oui. Surtout pour ce qui est du domaine de la langue. Mes textes sont écrits en français, parfois en kikongo, ma langue maternelle, d'autres en lingala, pour faciliter la compréhension du grand public. Les pays développés le sont devenus grâce à leur langue. Dans un tableau qui s'intitule « Collège de la sagesse », j'interpelle l'enseignement des langues africaines : « Eh, les Africains, qu'est-ce que vous attendez ? » Quand j'ai montré ce tableau (en 2006) et fait une conférence, j'ai constaté que l'on a inséré l'enseignement des langues maternelles dans nos écoles.

### **La guerre, le 11 Septembre, le changement climatique, etc., qu'est-ce qui vous fait vous engager sur un thème plutôt qu'un autre ?**

Je pense avoir répondu à cette question à propos du don que nous recevons. Je suis sensible à tout ce qui dérange. Je ne sais pas pourquoi je suis fait comme ça. Je n'hésite pas à en parler, et ma façon de le faire, c'est de peindre.

### **Au risque du danger ?**

J'ai été arrêté deux fois. Et cela donne du courage. Il vaut mieux être arrêté pour avoir dit la vérité que pour des banalités. Mais pour l'instant, je crois que les gens ont quand même compris que la réalité doit être dite. Cela dit, pour que les gens ne me dérangent plus, je suis gardé par des militaires, dans la maison où je vis à Kinshasa. J'ai cru que ces personnes étaient là pour me surveiller tout le temps, mais, non, elles sont là pour me protéger, mesure de sécurité, pour que j'évolue librement dans mon travail.

### **Donc, c'est le gouvernement de monsieur Kabila qui protège votre créativité ?**

Euh, il faut que nous nous comprenions bien. Il y a beaucoup de gens chez nous qui font du bon travail et qui doivent être protégés quand même, à cause du banditisme. Cela ne signifie pas que je sois un artiste du gouvernement. Mes sujets le montrent, je suis libre.

### **Certains n'aspirent qu'à fuir la RDC qui connaît des conflits et un pouvoir qui n'en finit pas de rester, vous demeurez à Kinshasa. Comment voyez-vous le changement dans votre pays, sur le continent, et dans quelle mesure intervenez-vous pour ?**

Je pense, et j'ai toujours pensé, qu'en Afrique il n'y a pas de dirigeants libres. Je regrette de faire ce constat. Ils ne sont que les pions de l'Occident parce que, dans le passé, ceux qui ont tué Lumumba, ce n'étaient pas des Africains, mais des Occidentaux, ceux qui ont tué Thomas

Sankara, ce n'étaient pas des Africains, mais des Occidentaux, et l'histoire est longue. Les dirigeants africains là, ce sont des peureux qui ne peuvent résister à prendre leur part du gâteau, j'ai pitié d'eux. Comment cela va finir ? Si nous autres prenions leur place, le même sort que ceux que j'ai cités nous attendrait peut-être : immédiatement tués ? Que faire pour que ce système-là change ? Que devons-nous faire à ces dirigeants occidentaux pour qu'ils reconnaissent que la vie humaine est importante ? Que ceux que l'on tue ne sont pas des animaux, et que même les animaux ont des lois qui les protègent. Mais on continue à fabriquer des fusils qui tuent des hommes... Ce ne sont pas aux petits dirigeants africains que doit incomber la tâche, la responsabilité, c'est ici que ça se passe. En Europe.

### **En Europe, les artistes africains explosent. Comment voyez-vous les choses changer sur le continent, et que faites-vous, Chéri Samba, pour cela ?**

Les gens ont pris conscience qu'il fallait aussi conserver et respecter notre travail, et moi, j'ai un grand combat à mener. Beaucoup de gens voulaient du Chéri Samba et Chéri Samba aussi a fait beaucoup de tableaux croyant que c'était une preuve de reconnaissance en son propre pays. Un ministère m'a commandé des tableaux qui devaient être placés dans des bureaux de ministres, etc. J'ai trouvé que c'était une fierté pour moi et j'en ai fait beaucoup. Malheureusement, ils n'ont pas été accrochés dans les ministères, et se retrouvent vendus en Belgique ou ailleurs. C'est le grand combat, l'énorme tâche de reconnaître ces tableaux, que je mène avec mon agent Magnin-A. Nous avons entrepris un catalogue raisonné, et je suis venu avec une liste de tous mes tableaux, mais la valise s'est perdue à Roissy, et la liste avec. Je ne sais plus comment vérifier les vrais, les faux, et il faut que vous le disiez, car si la presse ne le dit pas, je serai toujours mal vu et soupçonné de le faire. Alors que je continue à peindre officiellement. Je veux dire par officiel le travail que je présente d'abord à mon agent.

### **Ce célébrissime tableau « J'aime la couleur », qu'a acquis la fondation Vuitton, il en existe plusieurs versions ?**

Ce tableau, je l'ai fait parce que je n'avais pas encore travaillé les spirales, et je pensais en faire une série de trois tableaux avec spirales, pas plus : « J'aime la couleur », « Je suis le même, je ne suis plus le même », « La colère et la Sagesse ». Mais comme je vous disais, ceux qui ont vu ces tableaux me les ont commandés pour leurs bureaux et je ne pouvais pas refuser cette commande parce que c'était tout à ma gloire au pays. Finalement, j'ai dû limiter la série.

### **Est-ce que vous arrivez à travailler comme vous voulez aujourd'hui à Kinshasa, ou ailleurs ?**

Où que je sois, je peux toujours travailler. Il faut du matériel, on le trouve partout. Et les sujets ne sont plus à chercher. J'ai une valise pleine d'idées, c'est le temps qui me manque.

### **Que voudriez-vous avoir accompli avant de quitter ce monde ?**

Ah... je voudrais que ma reconnaissance ait des racines ; que mon nom reste, comme sont restés les noms de Picasso, Magritte...

[http://afrique.lepoint.fr/culture/art-contemporain-cheri-samba-je-suis-universel-10-05-2017-2126225\\_2256.php](http://afrique.lepoint.fr/culture/art-contemporain-cheri-samba-je-suis-universel-10-05-2017-2126225_2256.php)